

« Une complicité presque amoureuse est nécessaire entre le texte et le lecteur »

L'Amant – Marguerite Duras

Les critiques injustes

La haine et les ricanements qui rôdent autour du nom de Marguerite Duras ne sont pas prêts de s'éteindre. D'où émanent-ils ? - cela dépend. Souvent de gens qui ne surent pas l'entendre, ou d'autres dont elle blessa l'orgueil. Et la rancune voit loin, dans le milieu littéraire, car d'une certaine façon les egos y sont décuplés. Pourtant, *L'Amant* est un grand livre. Ceux qui l'ont raillé lui reprochent des fautes de langue, la brièveté des phrases et une exaspérante artificialité. C'est assez mal visé. D'autant qu'en retour, nous pouvons blâmer la poudre de glace dont ces critiques fardent leurs mots, l'attention qu'ils prêtent à leur propre danse, leur rengorgement satisfait depuis le promontoire élitiste qu'ils aiment à fabuler entre eux, et surtout leur infirmité face aux silences de *l'Amant*. Ces silences de l'écriture, ils ne savent pas les lire. Ils ne prennent pas le temps du texte. Courir dans Duras ? La lire au rythme d'un polar ? C'est avoir les yeux rivés sur l'histoire quand l'important est dans sa mélodie ; c'est engloutir des saveurs sans y avoir seulement goûté. Les détracteurs de *l'Amant* n'y ont pas décelé le poème, ce qui en soi n'est pas si grave, mais s'en vantent à grand bruit, ce qui, en revanche, nous dérange, lorsque leur critique se met allègrement à verser dans l'insulte. Nous déplorons qu'ils ne perçoivent que la lettre des mots, jamais le blanc qui les tient debout, les gonfle et les lie. En somme, nous regrettons leur lecture d'habitude, qui s'accommode bien des écrits conformistes et régulés, des longues balafres dans les flancs de l'imagination vive, mais mal des circonvolutions profondes de la pensée. A n'écouter qu'eux, on finirait par croire à une reconnaissance volée de Marguerite Duras. Ce n'est pas le cas.

Plus qu'une histoire

L'histoire du livre a moins d'importance que sa densité. La narratrice se ressouvient d'une période de sa jeunesse : lorsque, jeune fille de quinze ans et demi, elle prit pour amant l'un des plus riches chinois de Saïgon. Il est question de cette aventure et de tout ce qui vient autour, la famille, la misère, la folie, l'insouciance, comme tout se fait et se défait.

Dans ce livre, la jeune fille est tantôt « je », tantôt « elle ». La narration éclate. On revient sur des personnages nommés il y a dix pages sans plus donner leurs noms, comme si tout s'estompait. On en entend parler avec force détails de protagonistes qui ne reparâtront jamais

dans le récit. D'autres, plus récurrents, perdent leurs noms au fur et à mesure : Hélène Lagonelle devient Hélène L., puis H.L.. Avancer dans ce livre ? Il faut pour cela admettre le gommage progressif du nom, des contours, peut-être même l'abolissement des lignes du corps.

Épaisseur et voix du texte

On n'en finit jamais avec *L'Amant*. La brièveté des phrases que l'on avait reprochée à l'auteur est incroyablement sonore ; elle injecte dans le temps de la lecture des micro-silences qui finissent par en former la toile de fond. Les phrases viennent remplir ce silence, mais à peine. On lit et l'on croit recevoir ce que l'on n'en finit pas de créer. Si l'on connaît déjà Duras, on croit soudain plonger dans les coulisses d'autres de ses livres, *Le Barrage Contre le Pacifique*, par exemple. Elle tient ces propos étonnants : que ce livre-là et certains autres n'étaient pas écrits. Que l'écriture est autre chose. Que *L'Amant*, elle l'écrit comme on s'époumone : avec implication ; que c'est la seule façon de ne pas s'enfoncer dans un bavardage creux. On sent dans le style un balancement entre l'écoute et la mise en mots, comme si toujours l'auteur prenait le temps de s'arrêter pour aller lentement puiser la matière à dire, dans des fonds à la fois impossibles et vertigineux. Dans ce livre, Marguerite Duras se met en danger. Elle écarte les voiles dont était vêtue sa sensibilité. Ce livre est d'un courage et d'une impudeur absolus. On le voit se former à même l'auteur dans une excroissance de sensations, de jouissances et d'idées – puis s'en arracher au point final. Et s'éloigner en bruissant.

« Quelquefois je sais cela : que du moment que ce n'est pas, toutes choses confondues, aller à la vanité et au vent, écrire ce n'est rien. Que du moment que ce n'est pas, chaque fois, toutes choses confondues en une seule par essence inqualifiable, écrire ce n'est rien que publicité. Mais le plus souvent je n'ai pas d'avis, je vois que tous les champs sont ouverts, qu'il n'y aurait plus de murs, que l'écrit ne saurait plus où se mettre pour se cacher, se faire, se lire, que son inconvenance fondamentale ne serait plus respectée, mais je n'y pense pas plus avant. » Marguerite Duras – *L'Amant*, Les Editions de Minuit, p15

Marguerite Duras, lisez-la si votre cœur penche pour les écritures simples taillées à même l'émotion, pour les temps d'attente et de regards fixes. Ce livre est un complice, un partenaire : il offre une histoire pleine d'aspérités dans lesquelles le lecteur n'a qu'à se couler – à condition d'oser.